Zeitschrift: La Croix-Rouge suisse
Herausgeber: La Croix-Rouge suisse
Band: 63 (1954)
Heft: 5

Artikel: Le service médical des armées voilà un siècle
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-683612

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Le service médical des armées voilà un siècle

par «Paracelse»

Avec un recul de cent ans très exactement, il n'est pas sans intérêt de considérer aujourd'hui ce qu'était le service de santé des armées engagées dans la guerre de Crimée (1854-1856); on pourra ainsi établir la comparaison avec notre organisation sanitaire actuelle et mesurer le chemin parcouru. Pour nous aider dans cette recherche, nous possédons un document d'une valeur exceptionnelle, sous la forme d'un petit livre consacré par le professeur L. Baudens aux «Campements, ambulances et hôpitaux de la guerre de Crimée» [1]. Cet officier supérieur, qui, après avoir joué un rôle de premier plan dans l'organisation du service de santé lors du siège de Sébastopol, devait mourir d'une affection contractée dans cette terrible campagne, nous apporte là une très riche mine de documents passionnants. A travers ses notes, d'une rigueur toute scientifique, il nous révèle la misère de ces armées que décimaient simultanément la mitraille, le froid et les épidémies. Et ses expériences ont contribué sans conteste à améliorer le sort des blessés et des malades des campagnes ultérieures.

Le 14 septembre 1854, les armées alliées — française, anglaise, sarde et turque — avaient débarqué presque sans combat sur le sol de la Crimée, à Oldfort, avec un effectif de quelque 61 000 hommes. Le 19 septembre, elles emportaient dans l'enthousiasme la formidable position de l'Alma. Très vite, le service de santé, fort rudimentaire, se trouva devant une tâche immense. La prise de l'Alma allait conduire dans les ambulances françaises 1033 blessés alliés et plusieurs centaines de Russes.

On ignorait alors le classique «soldat sanitaire» qui accompagne les compagnies d'aujourd'hui. Dès qu'un blessé tombait, ses camarades le portaient quelques pas en arrière où des muletiers venaient le prendre. Le chirurgien du bataillon lui appliquait un premier pansement — et il est remarquable de noter à ce propos que les Russes connaissaient déjà l'ancêtre de notre actuel sachet de pansement individuel, sous la forme d'une compresse et d'une bande roulée. Ailleurs, hélas, mouchoirs et lambeaux de chemises formaient l'essentiel du matériel de pansement, avec tout ce que cela implique de risques d'infection.

Au cours des récentes manœuvres sanitaires qui se sont déroulées en Suisse, on a utilisé ces petits tracteurs qui permettent de convoyer à proximité des lignes ou sous bois de véritables trains de brancards.
(Photopress, Zurich.)

Ambulances volantes et cabriolets

Ce premier pansement appliqué, commençait le transport vers une «ambulance volante» — analogue à nos «places de pansement» modernes. Le transport, on le sait, a constitué la

[1] L. Baudens, inspecteur, membre du Conseil des armées, «La guerre de Crimée, les campements, les ambulances», 2e éd., Paris 1858, Michel Lévy fr. éd.

préoccupation majeure des services de santé de tous les temps. L'armée française disposait en Crimée d'ambulances luxueuses et d'un réel confort; le cabriolet de devant servait aux soldats qui pouvaient rester assis; dans le compartiment arrière, en forme d'omnibus, deux malades étaient couchés sur les banquettes latérales. Les sièges étaient élastiques, bien rembourrés, garnis de cuir rouge basané. Hélas, ces voitures, lourdes et peu maniables, s'avérèrent bientôt inutilisables sur les fondrières criméennes. On dut leur préférer les mulets chargés de cacolets ou de litière, ce qui prouve, une fois de plus, qu'en campagne les moyens les plus simples sont les meilleurs. Par chance, ces transports ne se déroulaient que sur de courtes distances. En effet, pour cette armée acculée à la mer, la flotte jouait un rôle essentiel et rendait d'inappréciables services en évacuant vers Constantinople les malades dont la santé n'aurait pu se rétablir en Crimée.

Les navires arrivant de Crimée mouillaient à l'entrée de la Corne d'Or, les blessés ou les malades se rendaient de là à l'hôpital de Dolma Baktché, réservé aux soldats, ou au luxueux palais de Canlidjé que le vice-roi d'Egypte avait mis à la disposition de l'armée française.

LA MORTALITE A LA SUITE D'AMPUTATIONS EN CRIMEE

Mai à décembre 1855	Nombre	Guéris	Morts
Amputations et résections immédiates pratiquées en Crimée dans les ambulances	351	211	140
Amputations, résections et ligatures consécutives pratiquées à l'hôpital de Gulhané à Constantinople	177	87	90

Causes de mort	Ambulances de Crimée	Hôpital de Constantinople
Infection purulente	41	29
Pourriture d'hôpital	27	16
Gangrène	20	14
Hémorragie	2	1
Fièvre typhoïde	—	5
Typhus	6	—
Scorbut	4	—
Diarrhée chronique	36	22
Epanchement pleurétique	2	3
Epanchement abdominal	2	—
Total	140	90

(Baudens, La guerre de Crimée.)

Il suffit, pour mesurer le progrès énorme fait par la chirurgie depuis lors — grâce pour beaucoup à l'antisepsie moderne — d'opposer à ces statistiques particulièrement impressionnantes données par Baudens celles que nous apportent les guerres modernes.

Les statistiques de Clavelin pour la première guerre mondiale (1914-1918) signalent 10 % de morts pour les amputations primitives et 15 % pour les amputations secondaires. Le nombre des amputations a du reste dû diminuer lui aussi dans une forte proportion au fur et à mesure des progrès de la chirurgie. En 1870 déjà, l'on n'avait qu'une proportion de 4,5 % d'amputés sur le nombre total des blessés, alors que la proportion de la guerre de Crimée était nettement plus forte.

La mortalité générale des blessés, qui était de 25,1 % dans l'armée française de Crimée (15 % d'après les statistiques du corps expéditionnaire britannique), ne dépassait plus le 5 % des blessés conduits aux postes de premier secours pendant la seconde guerre mondiale (1939-1945) et, pendant la campagne de Corée a été ramenée à 2,3 % tant par l'emploi des antibiotiques que par la généralisation de la transfusion sanguine. Ce qui signifie que sur 100 blessés ou malades, 97 ou 98 ont gardé la vie.

L'époque de la charpie, et, hélas, de la gangrène

C'était l'époque de la charpie, pieusement effilée par de belles romantiques au cœur patriote. Hélas, c'était du même coup la méconnaissance profonde des lois de l'asepsie, car le matériel de pansement de l'époque, pour être «propre», n'était jamais stérile. Aussi n'est-il pas surprenant que l'ennemi le plus terrible qu'on ait eu à combattre ait été l'infection et la gangrène, et cette «pourriture d'hôpital» dont Baudens nous rapporte une description saisissante — encore qu'animée par des conceptions pathogéniques que n'avait pas encore éclairé le génie de Pasteur.

«Ce fléau, écrit-il, naît, comme le typhus, du méphitisme concentré et prolongé si difficile à éviter dans les armées stationnaires étroitement cantonnées. Il survient spontanément, se propage par l'air ou par voie de contagion directe, par le dépôt sur une plaie de matières provenant d'une surface atteinte de pourriture.»

Précisons que ce second mode d'extension n'aurait pu sévir si l'on avait eu soin de brûler tout le linge qui avait servi au pansement des plaies gangrenées. Hélas, malgré les précautions, il ne sévissait en réalité que trop; mais Baudens ne pouvait pas encore connaître le mode de transmission de la gangrène par des bacilles anaérobies.

La «pourriture d'hôpital»

«La pourriture d'hôpital, poursuit Baudens, envahit les plaies. Que de fois de pauvres blessés touchant au terme de leur guérison, se préparant à retourner dans leur famille, ont péri victimes de la pourriture d'hôpital! On reconnaît cet affreux mal quand la blessure se sèche, devient douloureuse, prend une teinte ardoisée, se parsème de plaques noires. Une désorganisation gangreneuse l'envahit, attaquant de préférence le tissu cellulaire et y pratiquant de profondes excavations. Dès le début, un cercle rouge violacé, d'un rayon de 5 à 8 centimètres, se produit sur la circonférence de la plaie. Après trois ou quatre jours, ce cercle tombe en gangrène; un autre cercle lui succède pour se gangrener à son tour et causer de vastes déperditions de substance accompagnées parfois de redoutables hémorragies. La maladie ne tarde pas à infester tout l'organisme, et la mort survient bientôt

si l'art a été impuissant ou n'a pu intervenir en temps opportun.»

On l'imagine, les chirurgiens ne chômaient pas. Pour les aider dans leurs interventions ils disposaient d'un allié d'introduction toute récente: le chloroforme.

Mais le chloroforme permet les premières narcoses

En effet, la chirurgie des grandes campagnes napoléoniennes se heurtait sans cesse à la douleur, et l'art de l'opérateur consistait surtout à aller vite — les plus habiles vous faisant tomber une jambe en moins de deux minutes... Avec la découverte du premier narcotique, il était possible de recourir désormais à des techniques plus fines, à des amputations moins mutilantes, et il est certain que les chirurgiens de la guerre de Crimée ont apporté de fort heureuses innovations dans la technique des résections de membres.

On partage avec joie l'enthousiasme de Baudens devant cette merveilleuse découverte: quelles possibilités s'ouvraient à eux désormais!

«L'emploi du chloroforme a permis de régulariser des blessures, mortelles en apparence, que le chirurgien n'aurait pas osé traiter avec tant d'énergie, de peur de provoquer de nouvelles et inutiles souffrances. Ainsi régularisées, ces blessures sont toujours devenues moins douloureuses et quelquefois, elles ont étonné par des guérisons inespérées. Un soldat du 57e régiment reçut, par exemple, au haut de la cuisse un éclat de bombe ne pesant pas moins de 2 kilo 150 grammes. Cet énorme morceau de fer s'était engagé si profondément, que l'on ne voyait aucune portion saillante au dehors. Le chloroforme permit l'extraction de cette masse, puis l'amputation, sans que le malade éprouvât la moindre souffrance, et il a pu s'en relever. Sans le chloroforme, on aurait hésité à tenter l'opération.»

Pendant les manœuvres de notre service de santé, un wagon du train sanitaire (wagon ordinaire où des porte-brancards remplacent les sièges rapidement démontés). Un train sanitaire permet le transport de 336 blessés. (Photopress, Zurich.)

Les «soldats panseurs», ancêtres de nos sanitaires

Au cours de la campagne, plus de 20 000 blessés bénéficièrent de cette méthode nouvelle.

On demeure confondu par le petit effectif du corps médical chargé de cette mission écrasante: 107 médecins en tout et pour tout, dont 77 devaient d'ailleurs contracter le typhus. Pour les aider, aucune unité sanitaire comme en connaissent les armées d'aujourd'hui, pas même de «sanitaires de troupe», mais des aides recrutés tant bien que mal parmi les convalescents qui semblaient le mieux doués pour ce genre de travail.

Une fois guéris, ces «soldats panseurs» devaient d'ailleurs regagner leur unité et le peu

Un des essais intéressants faits au cours des récentes manœuvres de notre service de santé fut l'emploi d'un hélicoptère pour le transport, de la région Mutschellen - Widen jusqu'à Sursee, de «blessés» graves. L'appareil spécialement aménagé est muni de brancards extérieurs sur lesquels (photo du bas) le blessé à transporter est déposé et soigneusement «amarré». Une capote placée sur son visage le préserve de l'air et de la pluie. (Voir pour l'emploi d'hélicoptères sanitaires la revue «La Croix-Rouge suisse» 1er mars et 1er décembre 1951, 1er mars 1952 et 15 janvier 1953.) (Photo A. T. P., Zurich.)

d'instruction qu'on pouvait donner aux infirmiers improvisés était à recommencer avec d'autres. Néanmoins, ces auxiliaires rendirent d'inappréciables services; brillants témoins des qualités d'initiative et d'adaptation du soldat français, ils s'acquittaient avec succès de la tenue des cahiers de visite, de la distribution des aliments et des médicaments, ou de l'application des pansements et des appareils de fractures. C'est à la suite de ces expériences favorables que devait être créé un nouveau type de soldat totalement ignoré jusqu'alors: le soldat sanitaire.

Aux côtés des «soldats panseurs», une centaine de sœurs de Saint Vincent de Paul se dévouèrent sans compter à soigner les malades des armées; 31 payèrent de leur vie leur héroïsme; 24 moururent du typhus. La première qu'emporta le fléau, la sœur Walbin, disait en expirant: *«La seule grâce que je demande, c'est d'être enterrée avec les soldats; ils s'ennuieraient sans moi.»*

Plus meurtrière que les blessures, l'épidémie de choléra

Mais bien plus que les plaies de guerre, ce furent les épidémies qui devaient décimer les armées de Crimée. Dès le mois de mars 1855, le choléra se répandit avec l'arrivée de contingents du Midi de la France, dont les populations étaient alors en proie à cette maladie.

Ce fut une hécatombe, dans certaines unités, le mal frappa jusqu'à la moitié des effectifs.

(Photopress, Zurich.)

A chaque bivouac, on creusait des grandes fosses pour enterrer les morts. Un jour, le général Bosquet s'adressa à un vieux soldat qui, la pipe à la bouche, recouvrait de terre ses camarades avec une apparente insouciance:

«Fermez cette fosse; il y en a assez.

— J'ai bien le temps, mon général, il en viendra d'autres», répondit le fossoyeur, qui se sentait atteint mortellement par le choléra. Quelques minutes plus tard, il tombait dans la fosse ouverte.

Typhus et scorbut, ces autres ennemis

Le typhus devait apparaître quelques mois plus tard, vers la fin de l'année 1855; les mois de janvier à avril furent particulièrement tragiques, la mortalité atteignant jusqu'à 200 victimes par jour. Il s'agissait du typhus exanthématique, affection transmise par l'intermédiaire des poux. Malheureusement la méconnaissance de cette notion capitale, que Ch. Nicolle ne devait mettre en évidence que beaucoup plus tard, rendait vains tous les efforts de prophylaxie. Simultanément, le scorbut déployait ses effets; il ne put être enrayé que par l'envoi aux armées de grandes quantités de citrons dont la consommation fut rendue obligatoire. Sur 43 000 morts, on compta 5000 cas de choléra, 7000 de typhus, 3000 de scorbut et 18 000 de «fièvres» diverses, le nombre des blessés s'élevait à 7000. L'armée comptait un peu plus de 300 000 hommes alors.

LA PROGRESSION DU TYPHUS A L'ARMEE DE CRIMEE

1856	Chiffre des typhiques	Cas nouveaux	Guérisons	Décès
20 février	1450	62	4	36
21 »	1517	111	10	44
22 »	1586	168	9	62
23 »	1556	105	27	41
24 »	1615	128	8	43
25 »	1706	166	15	40
26 »	1826	188	7	46
27 »	1848	137	50	56
28 »	1927	168	39	50
29 »	1969	181	79	60

En avril seulement l'épidémie s'atténuait, un bulletin du 27 portait les chiffres suivants:

27 avril	919	29	113	11

(Rapports adressés de Constantinople au maréchal Pélissier par le prof. Baudens.)

Aux récentes manœuvres de notre service de santé: Avant-dernière étape dans le transport des «blessés» figurés qui vont être évacués sur l'Etablissement sanitaire militaire de Melchtal, le bateau à vapeur «Schiller» transformé en navire hôpital reçoit à Lucerne les hommes amenés par le train sanitaire qui les a chargés près de Lenzbourg et va les transporter jusqu'à Alpnachstad; de là les colonnes automobiles les mèneront jusqu'à l'E. S. M. (Photo A. T. P., Zurich.)

*

Dans leur sécheresse, ces chiffres soulignent l'importance capitale du service de santé dans une armée en campagne. Par des mesures d'hygiène appropriées, par des transports rapides, par l'utilisation de techniques chirurgicales adaptées aux rudes nécessités de front, il est appelé à rendre plus humaines les souffrances des combattants et à sauver quantité de vies. Fidèle à l'idéal de la Croix-Rouge, il ne connaît pas d'ennemis, démontrant ainsi que la brute n'a pas complètement écrasé l'homme.